CD, événement, compte rendu critique. Réédition. Beethoven : Symphonie n°3, « Eroica » opus 55 (Jordi Savall, 1994, 1 cd Alia Vox)



CD, événement, compte rendu critique. Réédition. Beethoven : Symphonie n°3, « Eroica » opus 55 (Jordi Savall, 1994, 1 cd Alia Vox). Réalisé certains soirs de janvier 1994 au château de Cardona (Catalogne), l'enregistrement de cette ***Eroica opus 55***, sommet symphonique de 1803, et manifeste pour une ère esthétique nouvelle, rétablit le travail des musiciens sur instruments d'époque réunis alors par Jordi Savall (il y a quand même plus de 20 ans, soit autour de 45 instrumentistes dont les noms signifient depuis des aventures spécifiques et des engagements artistiques particulièrement célébrés, tels, entre autres Manfredo Kraemer en premier violon / concertino ; Marc Hantaï, flûte ; Guy van Waas, clarinette ; Bruno Cocset, violoncelle…). L'apport des instruments historiques, de la pratique interprétative « historiquement informée » y est immédiat : nouveau format sonore (avec côté ingénieur du son une bonne réverbération, idéalement spatialisée, c'est à dire avec une résonance mesurée qui permet la restitution analytique de chaque timbre exposé, concertant), caractérisation fine, affûtée de chaque timbre instrumental; toute la science du Beethoven génial orchestrateur qui sait bâtir, édifier, architecturer avec un

sens inégalé, c'est à dire mordant et efficace des couleurs, gagne ici en intensité, acuité, prodigieuse vitalité.
L'***Allegro*** initial, même pétaradant et d'une claque martiale annonciatrice des conquêtes esthétiques nouvelles, profite du détail et d'un fini instrumental d'une flamboyante activité : cors, flûte, bois et vents ; même chaque attaque des cordes conquiert un nerf vif inédit. Le chef toujours réfléchi et méditatif dans ses choix de réalisation, confirment sa double compréhension du sujet Héroïque : c'est évidemment l'enjeu (ou les enjeux) d'une conquête : avec l'Eroica de 1803, le siècle romantique s'ouvre officiellement, conscient de sa propre détermination comme de sa volonté ; mais c'est tout autant, l'expérience d'une amertume simultanée, retournement spectaculaire de la conscience car si la partition porte l'enthousiasme à Bonaparte, le héros libérateur qui pouvait prétendre incarner l'idéal révolutionaire de tous les peuples affranchis de toute monarchie, le compositeur a rayé la dédicace initiale, dénonçant sous Bonaparte, le tyran à venir, – ici, Beethoven est témoin d'une déception barbare. A la fois acte immense d'un espoir supérieur, la symphonie est aussi le récit de cette désillusion (et cela s'entend dans la lecture savallienne).

Il y a plus de 20 ans, Jordi Savall, précis, généreusement détaillé, dévoile la forge géniale du Beethoven symphoniste

Dès 1994, un Beethoven régénéré

Dans le jeu instrumental historique, par les multiples éclats d'une palette instrumentale régénérée, la partition retrouve son souffle originel, ses élans matriciels dans leur énoncé primaire, irrésistible. A contrario de toute une tradition alourdie, opacifiée par des décennies de pratique moderne et romantisante. Déjà Savall choisit un effectif proche de la Vienne du début XIXè, même si en 1803, il n'existe aucun orchestre régulier et constitué (il faut attendre 1840). Soit

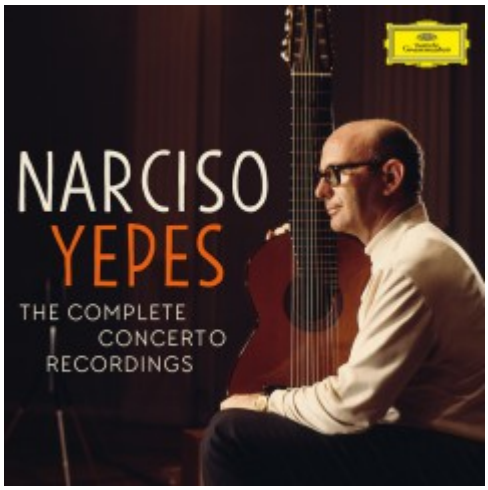
selon les témoignages des créations des Symphonies Beethovéniennes, entre 35 et 56 musiciens. Pas les 70 d'un orchestre symphonique actuel.

Outre ses considérations, chaque mouvement ici rétabli dans son format sonore proche de l'époque de Beethoven, profite naturellement d'une articulation plus vive et précise, de contrastes plus tranchés et vifs, quasi bondissants, où le timbre plus intense, incisif, – mordant de chaque identité instrumentale assemblée, gorge d'une sève nouvelle, chaque séquence (Savall dans son texte introductif parle « d'*individualisation du timbre*«).
La notion des tempi particulièrement soignées par Savall gagne elle aussi en relief et en souplesse, préservant pour chaque mouvement, une tension intérieure manifeste. L'orchestre ainsi acteur s'apparente à une formidable machinerie dont chaque rouage est prêt à bondir, à exprimer, à revendiquer. Il n'y a que dans le ***Poco andante*** du ***Finale*** que Savall ralentit manifestement l'allure, le reste étant dirigé avec une vivacité continuelle.
Dans cette confrontation permanente qui conçoit désormais l'orchestre tel un foyer ardent, où les forces en présence sont toutes identifiées et toutes canalisées, Savall fait s'écouler le brasier prométhéen primordial d'un Beethoven à jamais inventeur et révolutionnaire. L'acuité active du chef porte et rend palpable l'ampleur d'une partition épique et profonde, dont l'esthétique et le jeu incessant des rythmes et des tempi alimentent la grande forge orchestrale qui mènera Ludwig jusqu'au sommet de la IXè (souffle du ***Finale***, véritable déclaration fière et conquérante pour le futur, emporté dans une ivresse sonore d'essence chorégraphique qui rapproche Beethoven, de ses frères viennois, Haydn et Mozart). En presque 43 mn, Beethoven synthétise ainsi dans son ***Eroica,*** la portée universelle de sa conception du temps et de l'espace, désormais orientée vers l'avenir. Ici, un chef visionnaire, d'une miraculeuse énergie lumineuse est au service du plus grand symphoniste de tous les temps. Le plus inventif. A

posséder et écouter de toute urgence. La lecture de ***Coriolan*** (1805) opus 62 qui suit l'Eroica, affirme de façon plus radicale encore cette vertu de la caractérisation aérée, palpitante et mordante où la caractérisation presque incisive de chaque timbre revivifie l'idée d'un volcan symphonique d'une audace inédite. Cela avance comme la coulée incandescente d'un métal en fusion, crépitements et fusion fûmante à la clé. Qui a dit que Savall, inspiré par Beethoven, était ce grand sorcier magicien ? L'approche, plus de 20 ans après sa réalisation, est aussi captivante que la conception d'un Harnoncourt (beethovénien forcené, récemment assidu jusqu'aux portes de la mort : **Symphonies 4 et 5 par le Concentus Musicus Wien, publiées au moment de son décès en mars 2016**). En une même bouillonnante curiosité, généreuse et très argumentée, Savall nous offre les mêmes frissons. C'est dire.

CD, événement. Réédition. Beethoven : Eroica opus 55 Symphonie n°3. Le Concert des nations. Jordi Savall (1 cd Alia Vox AVSA9916, Cardona, Catalogne, janvier 1994). CLIC de CLASSIQUENEWS de mars 2016.

CD, coffret Narcisso Yepes : The complete Concertos recordings (5 cd Deutsche Grammphon)



CD, coffret Narcisso Yepes : The complete COncertos recordings (5 cd Deutsche Grammphon). Décédé en mai 1997, le guitariste espagnol (né à Lorca en novembre 1927) Narcisso Yepes, incarne l'âge d'or de la guitare classique que Deutsche Grammophon a accompagné pendant plus de 20 années, en particulier de 1969 à 1979, soit une décennie parmi ses meilleures années comme interprète. Quadra puis quinqua, Yepes, ancien élève musicien au Conservatoire de Valence et d'origine plutôt modeste, se révèle subtile concertiste, soucieux de mettre en lumière une technicité souple et éloquente que son jeu précis, rond, chaleureux enrichit, en particulier dans plusieurs Concertos créés pour lui, et des transcriptions d'après Vivaldi (initialement pour luth), Granados, Falla, Albéniz (initialement pour piano)… entre autres. Le film Jeux interdits (René Clément, 1952, Narcisso Yepes a alors 25 ans et incarne la nouvelle génération d'interprète) le propulse internationalement, en particulier grâce à la pièce de Fernando Sor, à peine remanié. La musique angélique irradiante lumineuse exprime la tendresse d'une enfance sacrifiée sur l'autel de la guerre et de la barbarie humaine, enfance de la très jeune orpheline Paulette (5 ans) dont les parents on été mitraillés dans un convoi sur une route de la France de l'Exode de 1940… L'énergie palpitante du jeu de Yepes traduit magnifiquement la poésie pure, pleine d'espérance comme de blessures que le film de René Clément communique. Hélas pas de Jeux Interdits dans le coffret mais le Concerto de Rodrigo saura tout autant traduire et transmettre le feu pudique d'un Yepes souverain en son style.

Guitare concertante chez Deutsche Grammophon : 1969-1979

Narcisso Yepes, la probité de l'art

Celui qui inaugura sa carrière officielle sous la direction du chef Ataulfo Argenta (l'élève de Karl Schuricht et qui créa l'orchestre de chambre de Madrid en 1949), dans le fameux Concerto d'Aranjuez de Joaquin Rodrigo, – ample concerto néobaroque et résolument méditatif et chambriste si proche du tempérament naturel de Yepes (pièce présente ici dans deux enregistrements, celui inaugural de mai 1969 puis celui plus tardif qui clôt le cycle, réalisé à Londres en avril 1979), s'affirma surtout pour la grande technicité avec laquelle il s'était rendu maître de sa guitare à 10 cordes. Un instrument que Maurice Ohana a mis en scène dans le fameux Concerto (Tres graficos / Trois graphiques pour guitare et orchestre-) composé spécialement pour le guitariste et ici enregistré avec le LSO et Rafael Frübeck de Burgos en janvier 1975).



Le coffret édité par Deutsche Grammophon réunit en 5 cd l'intégralité de ses enregistrements de concertos effectués entre 1969 et 1979. Outre le Rodrigo de 1969, distinguons surtout les Concertos de Giuliani (1977), Bacarisse/Halffter (1972), Ruiz-Pipo (1975), Villa-Lobos et Castel Nuoco-Tedesco (1976), auxquels le Concerto d'Aranjuez de Rodrigo (enregsitré deux fois, à 10 années d'intervalle) apporte un complément plus méditatif et atemporel. Tout l'art de Narcisso Yepes est là, concentré dans ce condensé de musique baroque, néo baroque, et contemporaine : concentration mesurée, et sonorité limpide, aux côtés d'une digitalité précise voire arachnéenne. Et toujours sur chacune des pochettes de cette collection choisie, le visage concentré, simple d'un homme mûr quasi chauve, dont les yeux en forme de

sourire se cachent derrière de grosses lunettes… Yepes c'est la probité de l'art, qui n'a besoin ni du masque séducteur de la jeunesse, ni d'un effet marketing décalé pour affirmer sa souveraine musicalité. Modestie et mise sans prétention d'un immense interprète. Coffret événement.

CD, coffret Narcisso Yepes : The complete Concertos recordings (5 cd Deutsche Grammphon). CLIC de CLASSIQUENEWS de mars 2016.

LIRE aussi la présentation du coffret Narcisso Yepes sur **le site du Club Deutsche Grammophon :**

POLITIQUE. Chorégies d'Orange. Démission du directeur général Raymond Duffaut



POLITIQUE. Chorégies d'Orange. Démission du directeur général Raymond Duffaut. Le premier festival lyrique du Vaucluse vivrait-il ses heures les plus sombres ? **Raymond Duffaut**, jusque là directeur général des Chorégies d'Orange depuis 1981, a annoncé sa démission depuis la démission précédente du Président du Festival, **Thierry Mariani** survenue en janvier 2016. Ce dernier avait choisi de partir après que Jean-Louis Grinda (directeur de l'Opéra de Monaco) ait été choisi à la succession de Raymond Duffaut à

partir de 2018, au poste de directeur général. Depuis cette date, c'est Marie-Thérèse Galmard, adjointe à la vie sociale de la mairie d'Orange qui assure la présidence par intérim, selon les dispositions des statuts de l'association des Chorégies. La municipalité d'Orange est aujourd'hui dirigée par le parti d'extrême droite auquel appartiennent le maire actuel Jacques Bompard (actuel président de la Ligue du Sud) et Marie-Thérèse Galmard. De plus en plus tendues avec les représentants de la Mairie, les relations ont conduits au départ coup sur coup des dirigeants des Chorégies, lesquels en avaient assuré la continuité et la cohérence depuis plus de 30 ans. A l'heure où le parti de Marie Lepen souhaite montrer un visage « normalisé », cette rupture avec les représentants de l'une des places culturelles les plus prestigieuses de France, tombe mal. L'équation « Culture et extrême droite » est-elle inéluctablement vouée aux scandales et aux rebondissements ? L'avenir nous le dira à commencer par les prochaines éditions des Chorégies d'Orange, désormais et jusqu'à l'arrivée de Jean-Louis Grinda, soit en 2018, sous la tutelle de la politique Marie-Thérèse Galmard.

De son côté, le démissionnaire Raymond Duffaut, qui incarnait la mémoire vive comme l'intégrité artistique des Chorégies d'Orange, assurant aussi sa large notoriété grâce entre autres à l'obtention de directs télévisuels devenus réguliers chaque été, dénonce « le coup de force » de la Ligue du Sud sur les Chorégies d'Orange. A son arrivée, Marie-Thérèse Galmard a immédiatement retiré au directeur général, sa délégation de signature, prétextant d'une nouvelle orientation financière prenant en compte le déficit d'un million d'euros des Chorégies. Les tensions entre Jacques Bompard et la direction des Chorégies ne datent pas d'aujourd'hui : depuis son élection en 1995, le Maire après avoir constaté l'échec de son élection comme président, avait suspendu la subvention municipale. Aujourd'hui, le festival des Chorégies est autofinancé à 80%. Mais il est fragilisé par le non versement des subventions, ce à 3 reprises, et depuis précisément 1995 :

soit une perte dans son budget courant de 450.000 euros.

Selon les statuts de l'association des Chorégies, la présidente par intérim l'est de droit jusqu'à la fin du mandat courant, mais en cas d'empêchement, « pas en cas de démission » comme le précise Raymond Duffaut. A suivre.

ECOUTER aussi **notre PODCAST AUDIO, entretien avec Raymond Duffaut à propos de la prochaine création lyrique portée par le CFPL (Centre Français de Promotion Lyrique dont il est président), Venceslao de Martin Matalon, à l'affiche à partir d'octobre 2016**

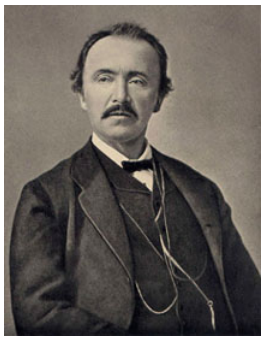
Le Schielemann II de Betsy Jolas à Paris



Paris, Conservatoire. Jolas: Schliemann II. 12-17 mars 2016. Nouvelle version de l'opéra Schliemann de Betsy Jolas créée initialement à Lyon en 1995. 20 ans après l'avoir livré, la compositrice affine encore le relief dramatique de son ouvrage lyrique afin de proposer un portrait plus expressif encore

de l'archéologue passionné par les récits d'Homère. Schliemann est le pionnier de l'archéologie grecque, en particulier mycénienne, découvreur de Troie (1870) et de Mycènes (1874), et même sil développe des méthodes de fouilles bien peu scientifiques, son intuition s'est révélée juste ouvrant après lui la voie à plusieurs générations de chercheurs passionnés par la question de l'antiquité grecque.
Direction inspirée habitee. Cette manière de récréation est portée par la direction exaltante affûtée du chef David Reiland, l'une des baguettes les plus captivantes de l'heure, encore mesestimée mais son heure viendra assurément-, l'égal des Lionel Bringuier, Bruno Procopio, Yannick Nézet-Seguin, Debora Waldman… plus que de somptueux techniciens de la baguette, des tempéraments défendant avec une rare passion leur propre vision des oeuvres choisies entre énergie et acuité poétique. Tout au long de ce cycle de représentantations au CNSMDP, les parisiens pourront mesurer la direction à la fois chaleureuse habitée, précise et nerveuse d'un maestro taillé pour l'opéra et l'explicitation du drame. …

Betsy Jolas : Schliemann II version 2016
Opéra de chambre
Livret de Betsy Jolas et Bruno Bayen
Adaptation de la pièce Schliemann ,Épisodes ignorés de Bruno Bayen (Éditions Gallimard 1982)
– Durée : 1h35 environ



12-17 mars 2016 à 20h30
Conservatoire de Paris / CNSMDP – Salle d'art lyrique
Réservations sur le site de la Philharmonie de Paris.

David Reiland, direction
Antoine Gindt, mise en scène

Orchestre du Conservatoire
Julien Clément, baryton – Schliemann

Lucie Louvrier, mezzo-soprano – Jeune fille (ensemble vocal)

Élèves du département des disciplines vocales
Marianne Croux, soprano – Sophia, sa femme
Anaïs Bertrand, mezzo-soprano – Andromache, sa fille
Igor Bouin, baryton – Spencer, photographe
Guihem Worms, baryton – L'appariteur
Eva Zaïcik, mezzo-soprano – Nelly, chanteuse, son ex-femme
Fabien Hyon, ténor – Mr Haak, détective (aussi professeur de gymnastique)

Ensemble vocal
Marina Ruiz, Yi Li, soprano
Adèle Charvet, mezzo-soprano
Aliénor Feix, Hedvig Haugerud, alto
Blaise Rantoanina, Jean-François Marras, ténor
Igor Bouin, Guihem Worms, baryton

Chefs de chant (pour les scéniques piano)
Bianca Chillemi
Flore Merlin
David-Huy Nguyen-Phing
Kotona Sakurai

Avec la participation de Sylvie Leroy, chef de chant, pour la préparation des chanteurs et d'Alexandre Piquion pour la préparation de l'ensemble vocal

Élèves de la direction des études chorégraphiques (DNSP contemporain)
Constance Diard
Isaure Leduc
Mathilde Moreau

Réservation à partir du 15 février au 01 44 84 44 84
Tarif : 18 €

Retransimission vidéo en direct de la représentation du samedi 12 mars sur

le site du CNSMD PARIS. Concert diffusé postérieurement par France Musique.

Geneviève de Brabant à Montpellier



Montpellier, Opéra Berlioz. Offenbach : Geneviève de Brabant. Les 16, 18, 20 mars 2016. Valérie Chevalier (directrice générale) et le chef principal Michael Schonwandt, choisissent une rareté d'Offenbach, non Elizabeth de Brabant (comme dans Lohengrin de Wagner, 1845) mais « Geneviève », protagoniste ainsi révélée de la prochaine nouvelle production lyrique à l'Opéra de Montpellier. L'opéra bouffe sur un livret de Crémieux et Tréfeu est créé aux Bouffes-Parisiens en 1859 et donnée à l'Opéra Berlioz dans la version révisée critique de Jean-Christophe Keck (2015) lequel s'appuie essentiellement sur la version tardive de 1867. Victimes de leur genèse difficiles voire rocambolesques, ou avortées (Les Contes d'Hoffmann), les ouvrages d'Offenbach peinent à retrouver la cohérence originelle souhaitée par l'auteur. Espèrons que la version Keck 2015, saura présenter l'unité dramatique d'une pièce comique à réestimer. En plein Second Empire, Offenbach s'empare du personnage de Geneviève de Brabant, « alter ego » de Jeanne d'Arc. Jamais content de ses écrits ou toujours prêt à régénérer l'opéra en fusionnant les genres, Offenbach rêvait surtout d'une légende médiévale d'essence féerique.

Qui est cette Geneviève méconnue ? Quelles facettes du personnage, Offenbach a t il souhaité nous dévoiler ? Le chef Claude Schnitzler et le metteur en scène Carlos Wagner se retrouvent ici (après entre autres une Carmen très convaincante, présentée à Metz et à Nancy). Justesse, sobriété, vraisemblance émotionnelle seront-elles au rendez vous de cette nouvelle production, événement lyrique à Montpellier en mars 2016 ?

Geneviève de Brabant d'Offenbach (version 1867)
à Montpellier
Montpellier, Opéra Berlioz / Le Corum
Les mercredi 16, vendredi 18 (à 20h) et dimanche 20 mars 2016 (à 15h)
Nouvelle production
Avec Jodie Devos, Geneviève
…

Carlos Wagner, mise en scène
Claude Schnitzler, direction

Conférence de Jean-Christophe Keck,
mardi 15 mars 2016, 18h30, Salle Molière
Enjeux et défis de la nouvelle production dans sa version critique
Entrée gratuite

CD, annonce. Eward Elgar :

Symphonie n°2. Daniel Barenboim (2015, 1 cd Decca)



CD, annonce. Eward Elgar : Symphonie n°2. Daniel Barenboim (2015, 1 cd Decca). Début mars 2016, **Daniel Barenboim** publie un nouvel enregistrement symphonique avec la **Staatskapelle Berlin**, défendant une partition rare en France : **la Symphonie n°2** du britannique **Edward Elgar**. Grâce à l'acuité instrumentale du chef comme à son souci de la tension dramatique, la Symphonie créée au début du siècle, en mai 1911 à Londres, éblouit littéralement parce que le chef sait déceler sous la solennité impérialiste « totally British » (l'ouvrage est dédié au roi Edouard VII qui vient de s'éteindre), la finesse de l'écriture, en particulier dans le mouvement lent, le *Larghetto en ut mineur* (dont l'esprit est directement dédié au roi Edouard VII). En avant première, voici un extrait de la critique de notre rédactrice Elvire James, qui en distinguant ce nouvel enregistrement, décerne un CLIC de CLASSIQUENEWS de mars 2016.



Extrait de la critique de notre consœur Elvire James : « *Bavarde ou d'une solennité raffinée, la Symphonie n°2 touche diversement, chacun selon sa sensibilité. La partition est créée en mai 1911 à Londres sous la direction du compositeur. L'esprit de marche, l'ampleur majestueuse qui ouvre tel un vaste portique, tout le cycle symphonique (en cela emblématique de l'adhésion d'Elgar à l'idéal impérial britannique) est*

conduit avec une ivresse détaillée instrumentale qui laisse la place à de subtiles respirations, le chef sachant éviter la lourdeur comme la grandiloquence : entre majesté et sérénité, Barenboim insuffle une vraie tension, se gardant bien de réduire l'écriture à une seule démonstration de grandeur superphétatoire. Après l'Allegro initial dont la direction restitue la pulsion électrique, c'est l'irrésistible Larghetto en ut mineur d'une plénitude enivrée, enchantée – autre réflexion sur l'esprit de la grandeur funèbre mais abordée dans l'esprit d'une musique de chambre où règnent la clarté et la transparence (superbes couleurs tristanesques aux cors et à la magistrale harmonie des bois), comme la couleur sombre et de recueillement en conformité avec la dédicace de l'opus…. «

Prochaine critique complète du cd Symphonie n°2 d'Elgar (1911) par Daniel Barenboim dans le mag cd, dvd, livres de classiquenews d'ici le 20 mars 2016. **CLIC de CLASSIQUENEWS de mars 2016**

Nikolaus Harnoncourt s'est éteint samedi 5 mars 2016



DECES. Le chef d'orchestre autrichien Nikolaus Harnoncourt, au moment de ses 86 ans, avait mis fin à sa carrière en décembre dernier. Le maestro défricheur, pilier de la révolution baroqueuse apportant un regard neuf sur les œuvres et la façon de les interpréter **nous a quitté samedi 5 mars 2016**. Dans un prochain article, CLASSIQUENEWS retracera l'itinéraire et surtout

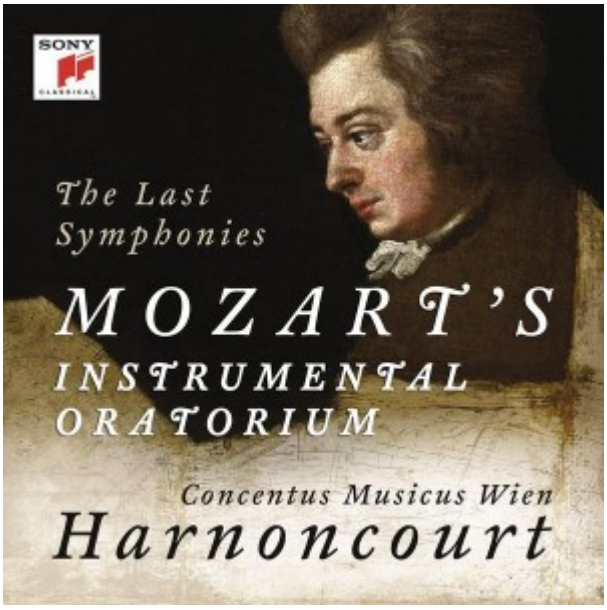
l'apport d'une direction affûtée, critique, et pourtant gourmande et d'une exceptionnelle activité expressive : chez Monteverdi, surtout Mozart et récemment Beethoven… (qu'il devait dirigé à Salzbourg cet été, pour la 9ème Symphonie après avoir publié en janvier **les Symphonies 4 et 5 : »CLIC de CLASSIQUENEWS » de février 2016**). Voici notre communiqué au moment de l'annonce de sa retraite en décembre 2015. Le chef inoubliable se sera éteint trois mois plus tard.

Dans un communiqué diffusé par le bureau du festival Styriate qu'il a créé à Graz (Autriche), le pionnier de la révolution baroque et l'interprète le plus inspiré et le plus audacieux des répertoires des XVIIè et XVIIIè (avec William Christie), **Nikolaus Harnoncourt** (né Comte à Berlin en décembre 1929), confirme sa décision de se retirer des salles de concerts et des studios d'enregistrement. Affûté, sans a priori, en quête de nouveaux mondes musicaux, révélant la puissante magie des timbres sur instruments d'époque, Nikolaus Harnoncourt a révolutionné l'interprétation des répertoires (pilotant entre autres, son ensemble spécialisé Concentus Musicus de Vienne) avec une acuité expérimentale et défricheuse qui va du XVIè aux romantiques et aux modernes du XXème siècle.



Ses récents enregistrements parus chez Sony classical dont un inoubliable geste intérieur, spirituel dédié aux 3 dernières Symphonies de Mozart (triptyque conçu comme un « oratorio instrumental »), confirment une vision unique et personnelle dont les qualités sont toujours restées sobriété, vérité, analyse, profondeur. Son Mozart, éclairé aussi à Salzbourg – Les Noces, Don Giovanni, Cosi, éblouissants par leur noirceur et leur sincérité humaine-, est son offrande la plus bouleversante. Bonne retraite maestro.

Les derniers cd Mozart de Nikolaus Harnoncourt



CD. Mozart : 3 dernières Symphonies n°39,40, 41. Nikolaus Harnoncourt, Concentus Musicus Wien, décembre 2012, 2 cd Sony classical. Parues le 25 août 2014, les 3 dernières Symphonies de Mozart (n°39,40, 41) synthétisent ici, pour Nikolaus Harnoncourt et dans cet enregistrement réalisé avec ses chers instrumentistes du Concentus Musicus Wien, l'expérience de toute une vie (60 années) passée au service du grand Wolfgang : sa connaissance intime et profonde des opéras, les plus importants dirigés à Salzbourg entre autres (la trilogie Da Ponte, La Clémence de Titus, La Flûte enchantée…), suffit à enrichir et nourrir une vision personnelle et originale sur l'écriture mozartienne ; s'appuyant sur le mordant expressif si finement coloré et intensément caractérisé des instruments anciens, le chef autrichien réalise un accomplissement dont l'absolue réussite était déjà préfigurée dans son cd antérieur dédié au Mozart Symphoniste (Symphonie n°35 Haffner, édité en janvier 2014, « CLIC » de classiquenews) ou encore aux Concertos pour piano n°25 et 23. Dans cette réalisation particulièrement attendue, Harnoncourt envisage les 3 Symphonies non plus comme une trilogie orchestrale – ce qui est aujourd'hui défendu par de nombreux musicologues et chefs- mais comme un « oratorio instrumental en 12 mouvements », subtilement enchaînés, en un tout inéluctablement organique. Par oratorio, Harnoncourt

voudrait-il jusqu'à évoquer une partition touchée par la grâce divine, dont la ferveur sincère nous touche évidemment par sa justesse poétique et les moyens mis en œuvre pour en exprimer le sens ?

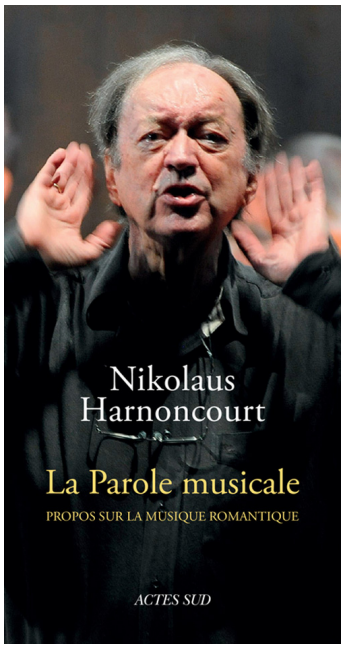
mais aussi….

CD. Nikolaus Harnoncourt. Johann Strauss II (7 cd Warner classics)



CD. Nikolaus Harnoncourt. Johann Strauss II (7 cd Warner classics). Harnoncourt s'est expliqué longuement sur le sujet : né allemand mais viennois jusqu'au bout de la baguette, le chef berlinois, 85 ans en 2015, porte en lui cette élégance autrichienne, fine combinaison entre élégance et danses populaires, raffinement et … rusticité. Inspiré par les mélodies de la rue comme les danses traditionnelles, Johann II Strauss (1825-1899), roi de la valse, s'inscrit dans la tradition d'un Schubert, et avant lui de Haydn et de Mozart. Le maestro si convaincant chez Monteverdi et nombre de compositeurs baroques dont il aura renouvelé l'approche avec ses musiciens du Concentus Musicus,- mais aussi Mozart ou Beethoven : Harnoncourt depuis toujours défend un Strauss concrètement… rustique et élégantissime.

Livres. Nikolaus Harnoncourt : La Parole musicale (Actes Sud)



Livres. Nikolaus Harnoncourt : La Parole musicale (Actes Sud). Coquille sur la couverture : contrairement à ce qui est indiqué, les propos recueillis ici ne concernent pas uniquement les compositeurs romantiques… A moins que Mozart (et ses ultimes Symphonies dont la centrale K550 en sol mineur) soit lui aussi romantique… ce qui nous comblerait de joie (!), car sa modernité et sa sensibilité visionnaire ne peuvent selon nous être rangées dans aucune case… trêve d'observations de détail : car c'est bien de plusieurs textes décisifs et lumineux dont il est question dans ce nouvel opus à propos de Beethoven, Schubert, Schumann, Brahms, Bruckner et même Bizet et Verdi (mais pas de Strauss ni de Mahler : Harnoncourt n'a jamais caché qu'il les jugeait l'un et l'autre « trop bavards »). Comme directeur musical de son festival Styriarte en Autriche, Nikolaus Harnoncourt a pu aborder nombre de compositeurs, lyriques et symphoniques auxquels il a consacré des discours et présentations très détaillés, surtout très militants. Le texte liminaire le plus pertinents demeure celui sur Mozart et le sens profond de sa Symphonie axiale / centrale au sein de la trilogie des trois dernières : 39, 40 et 41 « Jupiter ». **La K 550 en sol mineur** résonne comme une déflagration, par sa sonorité inédite et inclassable qui fait imploser la forme elle-même et le tissu mélodique comme

harmonique. Sa signification profonde s'entend avec les deux autres qui l'encadrent. Jamais Harnoncourt, exceptionnel mozartien (il a dirigé les opéras majeurs à Salzbourg) n'a été ici plus argumenté, mieux inspiré, dans un texte rédigé pour les 250 ans de Mozart au Mozarteum de Salzbourg (2006). Pour passer des intentions à la pratique le lecteur se reportera à l'excellent double cd édité simultanément chez Sony classical, dédié justement au 3 dernières Symphonies conçu comme « un oratorio instrumental », CLIC de classiquenews du mois de septembre 2014.

Nouveau Don Giovanni à Nantes



Angers Nantes Opéra. Don Giovanni : 4-12 mars 2016. Nouvelle production attendue à Nantes puis à Angers. Un Don Giovanni comme condamné, acculé à expirer, exprime en une course dernière et enivrée, ses dernières forces vitales, résolument tournées sur le désir et la séduction manipulatrice, dominatrice, dévorante. C'est donc un « ténébreux » séducteur, conscient de la mort et du néant, un cynique malgré lui qui au crépuscule d'une existence creuse et déjà angoissée qui surgit sur les planches ; en somme un héros déjà romantique. Chaque tableau met en scène comme une série répétitives, la mise à mort de ses victimes, chacune selon sa propre sensibilité : « *Il est trop tard pour le fidèle et droit Leporello, trop tard pour la vengeresse Donna Anna, l'aimante Elvire, la naïve Zerline, Don Juan n'est déjà plus de ce monde. Décadent par lassitude de*

vivre, moquant les amants trompés, esquivant les coups, il a perdu sa noblesse à la roulette du désespoir, défie encore l'ici et l'au-delà. Et croque la mort à belles dents, » comme le précise la présentation de la nouvelle production sur le site d'Angers Nantes Opéra.



Agent d'une nouvelle clairvoyance, Don Giovanni transmet à ses victimes la conscience de la mort…

Don Giovanni, opéra de l'effroi

Voilà donc le portrait d'un jouisseur qui ne croyant plus en

rien, s'amuse à détruire et à manipuler, se délectant de l'effroi spécifique qu'il fait naître dans l'esprit de chacune de ses victimes trop conciliantes, ou trop naïves. Qui est vraiment Don Giovanni ? Un ami noir qui nous ouvre les yeux, décille notre âme sur son propre aveuglement ? La fin a-t-elle réellement le sens d'une rédemption ? L'agent de la clairvoyance est certes châtié car son message était trop violent et trop brutal même s'il était juste et vrai… L'insolence et la liberté de Don Giovanni sont le dernier cri de l'homme rebelle à sa propre fin.



Le dramma giocoso de Mozart et de Da Ponte, son librettiste enchanté/enchanteur, – créé à Prague avec un phénoménal succès en 1787-, joue sur l'ambivalence des genres mêlés : sérieux et tragique (le couple Donna Anna et Ottavio), le naif et léger, un rien comique (Leporello, Masetto et Zerlina) ; plus attachante reste l'amoureuse loyale, aimante, généreuse et miséricordieuse pour l'infâme bourreau qui la fait souffrir (Elvira)… Comme à chaque fois, Mozart perce le cœur de chacun des protagonistes, héros solitaire de sa propre destinée qui dans l'opéra, se révèle, sans vraiment trouver d'apaisement ni de résolution. Car au final, après la chute du héros dans les enfers, chacun se retrouve face à lui-même, confronté à son effrayante impuissance… Pourtant la fin de Don Giovanni est à la mesure de son geste existentiel : radicale, exacerbée, jusqu'auboutiste. Face à son destin, le convive de pierre / la statue du commandeur, le héros tend une main sûre et solide, tout en sachant qu'il en sera pétrifié / condamné, foudroyé. Comme pour tous les chefs d'oeuvre, Don Giovanni nous renvoie

le miroir de notre illusion perpétuelle. Après Tirso de Molina et son *Abuseur de Séville et l'Invité de pierre* (1630), après Molière (février 1665), la partition mozartienne s'inspire ouvertement de l'opéra de Giuseppe Gazzaniga de 1786 (et du livret mixte, poétiquement déjà trouble de Giovanni Bertali) comme du délire fantasque d'un Goldoni. Alors qui croire ? La grave et sincère Elvira ? Le bouffon Leporello, double réaliste du séducteur, et son complice en tout, au point de revêtir l'identité de son maître pour mieux tromper et séduire ? La vérité est cachée dans la musique classique et romantique, tragique et légère d'un Mozart décidément universel, intemporel.

La nouvelle production présentée à Nantes du 4 au 12 mars 2016 créée l'événement, – première réalisation mozartienne pour le duo Caurier et Leiser à Angers et à Nantes (à l'initiative de Jean-Paul Davois, directeur du Théâtre), est jouée à l'Opéra Graslin. Toute programmation lyrique se doit un jour ou l'autre d'aborder la question fondamentale posée par Don Giovanni, Mozart et Da Ponte… mais aussi insidieusement par l'aventurier séducteur Casanova – modèle du XVIIIème pour notre héros-, car il a effectivement participé à l'élaboration de l'opéra pour sa création praguoise… **Nouvelle production attendue, donc incontournable. Reprise ensuite les 4, 6 et 8 mai 2016 à Angers (Grand Théâtre).**

Don Giovanni de Mozart à Nantes et à Angers
Livret de Lorenzo da Ponte.Créé au Théâtre des États de Prague, le 29 octobre 1787.

NANTES THÉÂTRE GRASLIN
vendredi 4, dimanche 6, mardi 8, jeudi 10, samedi 12 mars 2016

ANGERS GRAND THÉÂTRE

mercredi 4, vendredi 6, dimanche 8 mai 201

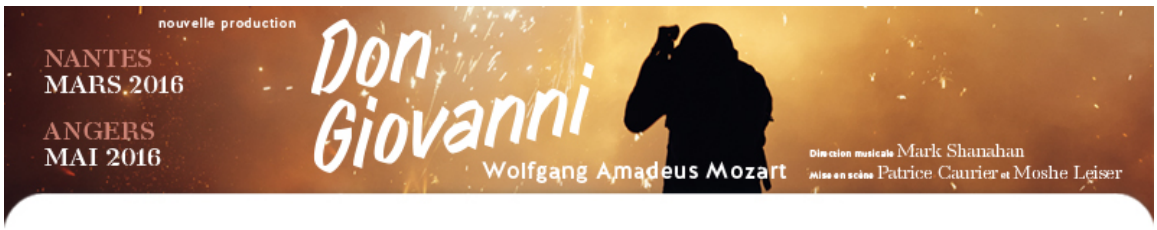
en semaine à 20h, le dimanche à 14h30

DIRECTION MUSICALE : MARK SHANAHAN
MISE EN SCÈNE : PATRICE CAURIER ET MOSHE LEISER
DÉCOR : CHRISTIAN FENOUILLAT
COSTUMES : AGOSTINO CAVALCA
LUMIÈRE : CHRISTOPHE FOREY

avec
John Chest, Don Giovanni
Andrew Greenan, Le Commandeur
Gabrielle Philiponet, Donna Anna
Philippe Talbot, Don Ottavio
Rinat Shaham, Donna Elvira
Ruben Drole, Leporello
Ross Ramgobin, Masetto
Élodie Kimmel, Zerlina

Chœur d'Angers Nantes Opéra Direction Xavier Ribes Orchestre National des Pays de la Loire

Informations, réservations, distribution sur **le site d'Angers Nantes Opéra / Don Giovanni de Mozart**



OPERA FUOCO : la Compagnie lyrique de David Stern, de Paris à Shanghaï (2016)

OPERA FUOCO, grand reportage vidéo. Orchestre, troupe de chanteurs et aussi laboratoire lyrique où les jeunes talents apprennent le métier… **OPERA FUOCO**, créé par le chef d'orchestre **DAVID STERN**, est un collectif conçu pour le chanteur et l'opéra, toutes les formes d'opéra. Comment fonctionne l'Atelier lyrique d'Opera Fuoco ? Quels sont les objectifs et les enjeux, défendus depuis la création de l'ensemble par son fondateur, le chef David Stern ?… **Opera Fuoco, de Paris à Shanghaï.** GRAND REPORTAGE VIDEO par le studio CLASSIQUENEWS.COM (Réalisateur : Philippe Alexandre PHAM)

Compte rendu, opéra. Nantes, Théâtre Graslin, le 6 mars 2016. Mozart : Don Giovanni.

John Chest, Rinat Shaham…Mark Shanahan. Patrice Caurier et Moshe Leiser

Compte rendu, opéra. Nantes, Théâtre Graslin, le 6 mars 2016. Mozart : Don Giovanni. John Chest, Rinat Shaham…Mark Shanahan. Patrice Caurier et Moshe Leiser. « ***Pass'd the point of no return, the final threshold The bridge is crossed, so stand and watch it burn!*** » Charles Hart – Dom Juan triumphant (The Phantom of the Opera) Dans la comédie musicale sur le Fantôme de l'Opera signée Andrew Lloyd Weber, le terrible monstre mélomane qui terrorise le Palais Garnier écrit et impose son opera, « Dom Juan Triumphant ». Pendant le paroxysme de cette création, il se glisse dans le costume du héros pour enlever la chanteuse Christine dont il est follement épris, le duo « Pass'd the point of no return » est d'une inquiétante étrangeté. « Inquiétante étrangeté » est l'effet que cette nouvelle mise en scène du **Don Giovanni de Mozart** nous provoque.

Don Giovanni fascinant, auto destructeur



Les temps modernes veulent en effet que les adaptations, plus ou moins réussies, des œuvres du répertoire soient parfois d'un réalisme tel qu'il tend à nous faire bondir de notre siège de paisibles spectateurs du divertissement. Don Giovanni est un jouisseur invétéré et égoïste, c'est un fait ; mais sa damnation est finalement plus un châtiment moral et divin qu'un aboutissement d'une quête autodestructrice. **Pour cette mise en scène, Patrice Caurier et Moshe Leiser parient sur un Don Giovanni fascinant et auto-destructeur**. En somme, Don Giovanni est un caïd de banlieue drogué et excessif, qui attire et qui révulse. Finalement en mettant en scène l'action dans un immeuble quelconque, ce drame moral en devient un fait divers digne des journaux télévisés du week-end. Bonnes idées de base mais cette production demeure assez névrotique malgré tout. Une bonne idée est de rendre Leporello beaucoup plus

consistant que le rôle de valet complice. On retrouve un personnage fasciné par Don Giovanni, complice même charnellement, une réelle bonne idée bien transmise dans le jeu excellent de **Ruben Drole**. Or c'est aussi là que ça cloche : la monstration du sexe sur scène est excessive et sans aucune subtilité ; quasiment tous les airs sont prétexte à des ébats (or Don Ottavio et Donna Anna) allant jusqu'à la sodomie. On arrive à se demander si cette monstration est un banalisateur pour choquer le bourgeois et faire plaisir au spectateur de télé-réalité ? Finalement on peut plutôt y ressentir un certain malaise. De même la fin, ou l'on retrouve un Don Giovanni au paroxysme de son excès (scène de banquet au sandwich Sodebo et whisky eco+, sodomie de Leporello, cocaïne…) et finalement le pauvre Commandeur, dans la vision de messieurs Caurier et Leiser perd sa figure statuaire et terrible pour devenir une simple allucination issue d'une piqure d'héroïne. En effet, ici Don Giovanni ne tombe pas dans les enfers mais meurt d'une overdose; ce qui revient à faire mourir au XVIIIeme siècle Don Giovanni d'une indigestion.
Outre cette mise en scène qui mêle excellentes idées et visions moins heureuses, la direction d'acteurs est mitigée par le talent des uns et des autres, le couple Don Giovanni (John Chest) et Leporello (Ruben Drole) se détachant largement. Côté musique, l'Orchestre National des Pays de Loire trouve les couleurs de Mozart à son aise surtout sous la baguette formidable de Marc Shanahan. Ce chef est sublime de dynamisme, gardant le rythme, la narration, les nuances. Côté plateau, le choix des solistes est un peu déséquilibré. **John Chest est un Giovanni incroyable de jeunesse, de beauté, et de fougue.** Il est inénarrable dans la séduction et le cynisme, excellent acteur, il donne un relief incroyable au travail complexe de banalisation du personnage pour le rendre proche de notre monde. Vocalement il demeure correct même si ça et la, on aurait souhaité plus de nuances. Le Leporello de **Ruben Drole** est remarquable dans l'émotion et notamment à la fin, il émeut jusqu'aux larmes. Cependant vocalement il demeure un peu en retrait, avec une voix quelque peu monochrome. Troisième

splendeur de la soirée l'incroyable Elvira de **Rinat Shaham**. Nuancée, puissante et terriblement attachante, ses phrases ont une élégance envoûtante et la vocalise mozartienne n'a aucun secret pour elle. Bravo mille fois à cette interprète formidable et encourageons les ensembles et les directeurs d'opéra à lui offrir des occasions de nous surprendre encore. Tout pareil la Zerlina de **Elodie Kimmel** est d'un raffinement notable, dégageant cette innocence équivoque et une belle détermination inhérentes au rôle. Le Masetto de **Ross Ramgobin** est correct mais sans beaucoup de souplesse. La Donna Anna de **Gabrielle Philiponet** déçoit par une forte tension dans l'aigu et une interprétation monochrome qui ajoute à la froideur virginale de son rôle. Le Ottavio de **Philippe Talbot** est sans fard et assez ennuyeux. Son jeu est tout aussi décevant puisqu'il en est inexpressif. C'est dommage, surtout que son « Dalla sua Pace » est beau et plein d'émotions. Le Commandeur de **Andrew Greena**n est correct. Ce Don Giovanni Nantais nous rappelle dans une course folle à l'excès que nous sommes bien plus proches des Dom Juan que nous ne voulons l'admettre. Cependant, le « point de non retour » est lors du déni de notre propre libre-arbitre, le cynisme de voir la limite et de la toucher du bout des doigts. Finalement ce Don Giovanni avec ses excès et ses imperfections est loin de laisser indifférents et gageons que c'est ce qui constitue la plus grande beauté de cette production. **A Nantes les 6, 8, 10 et 12 mars 2016, puis à Angers les 4, 6 et 8 mai.** www.angers-nantes-opera.com)

Don Giovanni de WA Mozart à Nantes

Don Giovanni	John Chest
Le Commandeur	Andrew Greenan
Leporello	Ruben Drole
Donna Anna	Gabrielle Philiponet
Don Ottavio	Philippe Talbot
Donna Elvira	Rinat Shaham

Masetto Ross Ramgobin
Zerlina Élodie Kimmel
Choeur d’Angers Nantes Opéra
Direction Xavier Ribes

Orchestre National des Pays de la Loire.
Direction musicale: Mark Shanahan
Mise en scène: Patrice Caurier et Moshe Leiser

Compte rendu, opéra. Nantes, Théâtre Graslin, le 6 mars 2016. Mozart : Don Giovanni. John Chest, Rinat Shaham…Mark Shanahan. Patrice Caurier et Moshe Leiser. Illustration : Jeff Rabillon
© Angers Nantes Opéra 2016.